

Archéologie de la Nouvelle-Calédonie

Jean-Christophe Galipaud

Archéologue IRD

Textes extraits de "De jade et de nacre" p. 1-32, réunion des musées nationaux 1990.

Les ancêtres lointains

L'homme s'est installé en Australie et en Nouvelle-Guinée il y a plus de 40.000 ans. La similitude de son industrie avec celle des îles d'Asie du Sud-Est ne laisse aucun doute quant à l'origine asiatique de cette population très ancienne.

A cette époque, du fait du climat froid quiregnait sur le monde, l'Australie et la Nouvelle-Guinée formaient un unique continent ; on l'appelle le continent de Sahul. Celui-ci était séparé de la plaque asiatique, ou continent de Sunda, par un archipel d'îles isolées : la Wallacea.

Les hommes qui peuplèrent ce continent vierge étaient déjà installés depuis plus de 800.000 ans en Chine, en Thaïlande et en Indonésie. Quels moyens utilisèrent-ils pour franchir le bras de mer qui les séparait du Sahul ?

Nous en sommes réduits aux hypothèses : radeaux, bateaux d'écorces du type de ceux utilisés en Tasmanie à l'arrivée des Européens ? Nous ne le saurons sans doute jamais mais devons saluer la hardiesse de ces premiers navigateurs.

Il y a 40.000 ans, ces très anciens Océaniens sont installés dans la péninsule d'Huon au nord-est de la Nouvelle-Guinée et au lac Mungo, au sud-est de l'Australie. Les Aborigènes d'Australie et les Papous de Nouvelle-Guinée descendent en droite ligne de ce premier peuplement.

Les découvreurs

Il y a 10.000 ans, le réchauffement du climat provoque une remontée notable du niveau de la mer et l'Australie se sépare de la Nouvelle-Guinée.

C'est à cette époque que l'on situe l'arrivée de nouvelles populations également originaires d'Asie du Sud-Est. On les a appelés les Austronésiens, du nom de leur langue qui est à l'origine des principales langues océaniques.

Pendant plus de 2.000 ans, le contact entre Austronésiens et Papous le long des côtes de Nouvelle-Guinée et des îles proches va favoriser l'émergence d'une nouvelle société : la société océanique ancienne dans

laquelle s'allient harmonieusement la connaissance du milieu des anciens Papous et le savoir technique des Austronésiens.

Les Océaniens anciens partiront rapidement à la découverte du monde insulaire encore vierge de l'archipel mélanésien et des îles de Polynésie occidentale.

La grande aventure océanienne a débuté.

Poterie et migrations

L'archéologue a besoin de références comparables pour caractériser l'évolution des cultures. Nombre de témoins anciens de l'activité humaine disparaissent à tout jamais avec leurs inventeurs. C'est le cas notamment des objets et structures fabriqués dans des matières périssables (bois, fibres végétales, etc.). Ces matériaux périssables ne manquent pas dans les îles d'Océanie et l'on peut penser qu'hier comme aujourd'hui, l'homme utilisait largement le bois, le bambou ou la fibre pour les besoins de son activité journalière.

D'autres matériaux, tels que la pierre, le coquillage et la terre cuite étaient utilisés pour la fabrication d'objets plus durables. Ces objets découverts à l'occasion de prospections ou de fouilles archéologiques fournissent aux chercheurs le moyen de caractériser ces cultures anciennes : ce sont les "fossiles directeurs".

Dans le nord de la Mélanésie, les haches de pierre taillées puis polies et les éclats taillés d'obsidienne ont ainsi jalonné les étapes principales de l'évolution culturelle.

L'apparition de la poterie va transformer le paysage archéologique océanien ; elle est présente partout, abondante, se conserve bien et supporte une grande variété de formes et de décors, facilitant ainsi la définition des grands ensembles régionaux.

Cet emploi de la poterie a néanmoins ses limites. Les chercheurs ont par le passé souvent considéré qu'à un décor ou une forme de poterie particulière devait correspondre une population donnée et donc qu'un changement dans le style impliquait nécessairement un changement de culture.

C'est sur ces bases discutables que furent bâties les premières théories pour expliquer le peuplement du Pacifique. La poterie Lapita, découverte dès 1909 par le R.P. O'Meyer dans la région de Watom (Nouvelle-Bretagne), fut successivement attribuée aux Espagnols, aux Mayas et même aux Etrusques. Sa facture délicate, ses formes et décors complexes et variés ne permettaient pas, compte tenu des idées de l'époque, de l'attribuer aux indigènes qui peuplaient les îles du nord de la Mélanésie.

Plus tard, lorsqu'on reconnut que le Lapita marquait la route tracée par les découvreurs austronésiens à travers la Mélanésie insulaire vers les îles de Polynésie occidentale, naquit la théorie d'un peuplement ancien de la Mélanésie par des populations à peau claire et très évoluées : les ancêtres des Polynésiens.

La disparition soudaine de la poterie Lapita au début de l'ère chrétienne et l'apparition des poteries aux formes simples et peu décorées

témoignaient, toujours dans cette hypothèse, de l'invasion de la Mélanésie insulaire par de nouvelles populations à qui l'on attribua la disparition de la société Lapita.

La multiplication des sites et l'accroissement des recherches ont permis, ces dernières années, de relativiser tout en les précisant les hypothèses établies par l'analyse des poteries. L'étude des vestiges dans leur diversité, la prise en compte des données de l'environnement sont autant de facteurs qui, associés à l'étude détaillée de la poterie, permettent aujourd'hui de présenter de façon plus réaliste les différentes étapes du peuplement de l'Océanie.

Origine du peuplement

On sait que l'homme était installé en Nouvelle-Guinée il y a 40 000 ans. Il avait colonisé les îles du nord de la Mélanésie il y a 15 000 ans. Sa présence est attestée aux îles Salomon il y a plus de 10 000 ans. On peut donc se demander si cette progression ne l'a pas conduit à s'installer plus au sud, dans l'archipel du Vanuatu et en Nouvelle-Calédonie.

Les seuls témoins possibles d'une occupation ancienne de la Nouvelle-Calédonie sont les tumulii.

A l'origine, un tumulus est un monument à usage funéraire construit par l'homme. Il est formé d'un empilement de pierres, de graviers ou de terre qui recouvre le corps des défunts. En Nouvelle-Calédonie, on utilise ce terme pour désigner des structures circulaires de terre ou de gravillons de dix à cinquante mètres de diamètre et de un à quatre mètres de hauteur parfois pourvues au centre d'un élément cylindrique composé d'éléments calcaires concrétionnés. La répartition de ces structures est limitée à l'île des Pins et à la côte sud-ouest de la Grande-Terre.

Aucun élément ne permet, *a priori*, d'attribuer une origine humaine à ces formations. A l'île des Pins, cependant, certains tumulii du bord de mer ont été utilisés par l'homme, une tradition ancienne rapporte en effet qu'un poteau de torture était érigé au sommet de la structure et que les corps des suppliciés étaient enterrés sur place. Des squelettes ont été trouvés dans l'un de ces tumulii. Leur inhumation pourrait remonter au début du premier millénaire de notre ère.

Ces découvertes ne suffisent pas à attester l'hypothèse d'un peuplement très ancien de la Nouvelle-Calédonie et le mystère des tumulii demeure. D'autres facteurs vont également à l'encontre de cette hypothèse. La présence très ancienne de population sur la Grande-Terre et aux îles Loyauté aurait affecté le milieu naturel. Or, on trouve dans les sites datés du premier millénaire avant notre ère des restes osseux de grands oiseaux appartenant à la famille des mégapodes (*sylviornis néocalédoniensis*). Ces grands oiseaux coureurs, dont la chair devait être appréciée, disparurent très rapidement du fait de leur inaptitude à se protéger de l'homme. On trouve également dans ces sites anciens de nombreux coquillages comestibles d'une taille nettement supérieure à la moyenne actuelle, preuve que le milieu naturel n'était pas, ou peu exploité avant cette époque relativement récente.

Force est donc d'admettre, en l'état actuel des connaissances, que les grands découvreurs austronésiens furent les premiers, il y a près de 4 000 ans, à fouler du pied le sol de cette Grande-Terre.

La période de Koné

La présence de l'homme est attestée sur la Grande-Terre comme aux îles Loyauté dès le milieu du deuxième millénaire avant notre ère. A cette même époque, il a également abordé les rivages d'îles plus lointaines, telles que l'archipel des Fiji, les îles Tonga et les îles Samoa.

Si l'on en croit les datations au carbone 14, le peuplement de la Nouvelle-Calédonie et des îles de la frange polynésienne aurait été quasi simultané, quelques siècles tout au plus.

Une migration aussi importante en un laps de temps aussi court est peu probable. La datation des sites de cette période marque plus certainement l'achèvement de cette phase d'installation et le début de la production généralisée de la poterie.

Tous les sites anciens (fig. 1) de Nouvelle-Calédonie et des îles Loyauté contiennent en abondance un type de poterie très caractéristique : la poterie Lapita. Lapita est le nom vernaculaire de la plage de Foué, près du village de Koné au nord-ouest de la Grande-Terre. Les archéologues américains Gifford et Shutler baptisèrent ce type de poterie très caractéristique du nom du lieu-dit en 1953. Plus tard, cette dénomination fut étendue à toutes les manifestations de cette culture ancienne : ainsi naquit l'hypothèse de la « culture » Lapita. L'abondance des sites contenant de la poterie Lapita du nord au sud de la Mélanésie et jusqu'en Polynésie occidentale (Samoa, Tonga) encouragea les chercheurs dans l'idée qu'elle témoignait d'un vaste courant migratoire ancien par une population homogène de marins expérimentés. Ainsi naquit l'idée d'un peuple Lapita, peuple marin, grand découvreur que sa soif d'immensité aurait conduit jusqu'aux confins de la Polynésie. Cette vision alléchante de la première colonisation de l'Océanie insulaire, presque uniquement basée sur l'abondance de la poterie Lapita dans les îles de Mélanésie et de Polynésie occidentale ne peut être acceptée sans quelques commentaires. L'étude du peuplement initial de la Nouvelle-Calédonie fournit un bon exemple de la relativité de cette théorie.

Les sites anciens de Nouvelle-Calédonie sont, comme ailleurs en Mélanésie, en bord de mer ou sur de petits îlots proches du rivage. L'occupation la plus étendue est attestée sur la côte ouest de la Grande-Terre, de Nouméa à Arama et à l'île des Pins. Sur la côte est, plus escarpée, les sites sont peu nombreux. La côte est de l'île de Maré, dans l'archipel des Loyauté, semble avoir été très peuplée, alors que seule la région de Luecilla, dans l'île de Lifou, a jusqu'à présent livré des traces de cette occupation ancienne. Aucun site n'a été découvert à ce jour dans l'île d'Ouvéa.

L'originalité du peuplement ancien de la Nouvelle-Calédonie réside dans la présence de non pas un mais deux types de poterie associés dans la plupart des sites : la poterie Lapita et la poterie de Podtanéan (également dénommée « poterie décorée de reliefs imprimés côtelés » ou « poterie au battoir »).

La poterie de Podtanéan est présente dans tous les sites à dominante Lapita. Elle est également abondante à la périphérie de ces sites et dans d'autres localités sans la composante Lapita.

Cette situation pose naturellement un problème d'interprétation que les archéologues tentent de résoudre depuis de nombreuses années.

L'hypothèse la plus souvent énoncée est celle de deux populations ayant vécu en bonne entente et parallèlement pendant cette période ancienne. Cette hypothèse est directement inspirée des idées qui ont guidé l'archéologie océanienne à ses débuts : un type de poterie particulier doit forcément correspondre à une culture particulière.

Elle a, pour ces auteurs, l'avantage de fournir un modèle théorique utilisable pour expliquer les changements qui survinrent au début de l'ère chrétienne.

La culture Lapita, d'où aurait émergé la société polynésienne, avait disparu de Nouvelle-Calédonie au profit des représentants de la culture de Podtanéan dont l'ultime évolution serait la société canaque contemporaine.

Les études récentes réalisées sur les poteries de Nouvelle-Calédonie nous obligent à reconsidérer cette ancienne théorie.

Ces études ont montré, entre autres, que les poteries Lapita et Podtanéan ont été fabriquées avec des terres et des dégraissants identiques dans plusieurs sites de la Grande-Terre. Cette constatation ne peut être fortuite. Elle dépasse le cadre de l'emprunt technologique et sous-tend une corrélation culturelle.

À la lumière de ces nouvelles évidences, on doit considérer qu'il n'y a pas, en Nouvelle-Calédonie, à la période de Koné, deux cultures ou deux populations distinctes mais une seule culture dont la poterie Lapita et la poterie de Podtanéan sont les témoins évidents.

La présence simultanée de deux types de poterie si dissemblables techniquement, l'absence de poterie Lapita dans certains sites anciens, etc., amènent de nombreuses questions quant à la nature exacte de cette association. L'étude des caractéristiques principales de ces deux types de poterie fournissent quelques réponses.

La poterie Lapita

La poterie de style Lapita se distingue des autres poteries par des formes, des décors et une technique de fabrication très caractéristiques. Ce type de poterie est présent dans toute la Mélanésie pendant près d'un millénaire, sans évolution notable.

Les récipients de style Lapita sont de forme composite, largement ouverts et souvent carénés (assiettes à fond plat, bols, porcs, etc.). Ils sont parfois munis d'anses, de tétons de préhension ou de pieds (coupes). Ils sont décorés de motifs pointillés réalisés au peigne (fig. 2), plus rarement de motifs incisés (poterie Lapita géométrique), disposés en bandes parallèles sur une grande partie du récipient.

Les motifs sont variés, allant de la simple ligne aux motifs géométriques complexes. Les bords sont souvent décorés, les lèvres fréquemment incisées. Le décor est parfois réhaussé de motifs peints.

Le méplat horizontal de certains bords provenant des sites de Koné, Koumac, Bourail et Patho a été percé, avant cuisson et sans tenir compte du décor, de trous de petite dimension. Ils ont pu servir à attacher des ornements (coquillages, fibres tressées).

De tels aménagements ont été décrits ailleurs en Mélanésie, en particulier dans l'archipel de Bismark.

Ce type de céramique est fabriqué à base d'argiles fines et d'un dégraissant bien trié, composé de sable de quartz, de corail ou de spinelle chromifère. L'utilisation du sable corallien est, semble-t-il, beaucoup moins fréquente que ne laissent supposer les études anciennes. Cela peut s'expliquer par les difficultés technologiques que cela entraîne : le corail chauffé à une température relativement basse (500° environ) se décompose en chaux ; celle-ci, au contact de l'eau, gonfle et remplit cinq fois plus de volume que le grain de corail initial. Cette réaction provoque l'éclatement de la poterie. L'analyse de quelques poteries Lapita dégraissées au sable corallien du site de Koumac a montré que la transformation calcaire/ chaux n'avait pas eu lieu. Cette poterie n'a donc pas été exposée à une forte température ou une technique de fabrication particulière a été utilisée. En briqueterie moderne, on emploie souvent un dégraissant à base de calcaire, car il a la propriété d'éclaircir la couleur de l'argile à la cuisson ; l'adjonction d'une certaine quantité de sel permet de retarder la transformation calcaire/chaux. Il est vraisemblable que le sel a été employé empiriquement pour la fabrication de certains pots Lapita.

Nous disposons de peu d'informations concernant la technique de fabrication des pots (sans doute montage au colombin ou plaques).

Ils étaient terminés par la méthode du battoir et de l'enclume. Les pots étaient cuits dans des feux à ciel ouvert, en atmosphère oxydante. Vu leur degré de porosité, la température ne devait pas être très élevée. La grande régularité dans la couleur, la texture et le décor des pots Lapita montre que les potiers maîtrisaient parfaitement leur technique. Il y avait peu de place pour l'innovation.

On peut se demander si ces récipients ont été utilisés pour la cuisson journalière des aliments. Ils sont trop poreux et, du fait de la faible température de cuisson, mal adaptés à ce genre d'utilisation. De plus, la présence d'un décor couvrant s'explique difficilement sur un récipient exposé journallement au feu. Des résidus culinaires ont cependant été trouvés dans le fond de certains pots Lapita (Fiji, Nouvelle-Irlande). Ils ont donc pu être utilisés à des fins culinaires occasionnelles, comme récipient de stockage ou à des fins rituelles.

fig. 2



Tradition céramique Lapita. Ensemble de tessons décorés d'estampages au peigne dit « pointillé » et « d'incisé géométrique ». Période de Koné.

La poterie de Podtanéan

La caractéristique principale de la poterie de Podtanéan (fig. 3) est son décor, réalisé à l'aide d'un battoir gravé de petites stries parallèles ou, parfois, de stries parallèles entrecroisées (damiers). Cette poterie fine et dure, de couleur foncée et de forme hémisphérique ou ovoïde, est souvent pourvue d'un épaulement ou d'une carène. Le col étroit se termine par un bord évasé de forme sinueuse, parfois roulé.

Dans la baie de Naïa (région de Nouméa), le décor à reliefs côtelés voisine avec certains décors incisés (chevrons, incisions discontinues) et des impressions cardiales. Des décors incisés associés, sur le même fragment de récipient, à des reliefs côtelés, ont été trouvés dans la région de Bourail. Dans les sites du Nord du territoire, on retrouve également cette association, mais elle est moins fréquente. Il semble que les tessons décorés de reliefs imprimés côtelés et d'incisions ou d'impressions cardiales soient plus particulièrement caractéristiques du sud de la Nouvelle-Calédonie.

La technique de fabrication de la poterie de Podtanéan n'est pas discernable ; les traces du battoir et de l'enclume utilisés pour la finition oblitérent toute marque antérieure de fabrication. Les argiles utilisées sont plus diversifiées que dans le cas du Lapita. D'un point de vue purement technologique, l'utilisation soutenue du battoir, pour la finition des pots, raffermi les parois et, en supprimant les interstices, limite les risques d'éclatement à la cuisson, quelle que soit la pâte utilisée. Cette technique de fabrication laisse donc plus de liberté au potier dans le choix du matériau.

Le dégraissant utilisé dans les sites du Nord du territoire est le même que celui de la poterie Lapita (corail, quartz, spinelle chromifère). Dans le reste de la Nouvelle-Calédonie, le quartz est fréquent, mais on trouve également d'autres minéraux (en particulier du corail).

Ces récipients sont beaucoup mieux adaptés que la poterie Lapita à la cuisson des aliments et à la conservation des liquides. Du fait de la technique utilisée (battoir) et du faible pourcentage et même parfois de l'absence de dégraissant, ils ont une très faible porosité. La forme aux angles peu marqués, la finesse des parois, la couleur souvent sombre des pots facilitent la conduction et les échanges thermiques.

Dans la tradition de Koné, ils ont une utilisation complémentaire de celle de la poterie Lapita.

Dans le courant du 1^{er} millénaire avant notre ère, la poterie de Podtanéan s'enrichit dans le sud de décors incisés (chevrons, triangles accolés ou emboîtés, incisions discontinues) proches des décors que l'on trouve dans le Mangaasi ancien de Vanuatu et dans la poterie des îles Shortland. Mais ces dernières îles, cette poterie est d'ailleurs associée à des reliefs imprimés côtelés, des reliefs imprimés en damier et des motifs appliqués.

Dans le Nord du territoire, une poterie non décorée de même forme et dont la technique de fabrication s'inspire largement de la poterie décorée de reliefs imprimés apparaît au début de l'ère chrétienne (poterie de Balabio).

Cette évolution de la poterie de Podtanéan en fait l'élément moteur de la tradition de Koné.

La poterie Lapita, en revanche, garde en l'état actuel des recherches des caractéristiques constantes pendant près d'un millénaire et ce dans toutes les îles de Mélanésie. On est en droit de supposer que des raisons fondamentales pour ces sociétés anciennes ont entraîné cette persistance. Ce type de poterie, fabriqué par un nombre très restreint d'artisans selon une technique immuable porte de toute évidence en elle un pouvoir symbolique considérable.

La fin d'une époque

L'image que nous avons de cette société ancienne de Nouvelle-Calédonie est encore très fragmentaire, et ce que nous savons est ce que l'étude de la poterie nous enseigne. Cette part infime du travail de l'homme de Koné prend donc dans la description une importance qui n'était sans doute pas la sienne à cette époque.

La fin de cette période qui a duré, sans évolution notable de la céramique, pendant plus de mille ans est attestée par deux choses :

- la disparition rapide et totale de la céramique Lapita,
- l'évolution de la poterie de Podtanéan.

Comme dans la plupart des autres îles de Mélanésie et de Polynésie occidentale, cette période charnière est peu représentée, ou plutôt, difficile à cerner dans les sites archéologiques et les causes et modalités de cette évolution brutale sont encore mal connues.

On peut raisonnablement penser que la nature et la société ont également contribué à ce brusque changement.

Dans les sites de bord de mer, d'importants niveaux de sable stérile ont scellé les témoins de cette occupation ancienne. Il n'est pas improbable que ces dépôts soient liés à des événements climatiques brutaux tels que cyclones ou raz-de-marée. Ces événements, même de courte durée, en modifiant l'écologie et en détruisant les villages ont pu contribuer à la transformation de cette société.

Par ailleurs, l'homme que nous imaginons statique à travers l'étude de la poterie n'a pu rester sans mouvement. La mobilité, l'une des caractéristiques principales des sociétés océaniques, permet aussi d'expliquer en partie les changements survenus au début de l'ère chrétienne.

La première caractéristique de cette évolution est l'apparition, dans le nord et le sud de la Nouvelle-Calédonie de deux ensembles distincts caractérisés par des productions céramiques différentes. Cette partition soudaine a sans doute des racines plus anciennes dont la différenciation céramique est l'ultime aboutissement. Elle marque pour nous les choix de relations préférentielles avec les archipels environnants et l'influence du monde extérieur sur cette grande île.

A la fin de la période de Koné, après la disparition de la poterie Lapita, le nord de la Grande-Terre subit une évolution proche de celle des archipels voisins du Vanuatu et Salomon alors que le sud et les îles Loyauté sont plus proches de la Polynésie occidentale.

L'émergence de ces deux blocs marque l'aboutissement d'un incessant va-et-vient entre les îles. C'est de ce tissu de relations patiemment

L'évolution harmonieuse des formes et décors de la poterie de Podtanéan montre assez clairement la démarche d'une société structurée en pleine mutation, société qui continuera à se diversifier en s'installant plus à son aise au cœur de la Grande-Terre et dans les îles. Ainsi débute la période de Naia-Oundjo.

Cette période est caractérisée par la diversification de la poterie. Différents styles de poterie vont se succéder et l'on voit, à travers leur étude, l'évolution des courants d'influence et des circuits d'échanges qui se nouent et se dénouent sur la Grande-Terre et aux îles pour aboutir à la situation telle qu'elle se présentait à l'arrivée des Européens.

Les poteries appartenant à cette tradition apparaissent principalement dans le nord du territoire et diffusent vers le sud peu avant l'arrivée des Européens. Deux types de poterie caractérisent cette tradition (poterie de Balabio et poterie d'Oundjo).



Le premier type (poterie de Balabio [fig. 4]), comprend des poteries fines, de couleur noire et de forme sphérique. Leur dimension moyenne est de 25 centimètres (diamètre de la panse). On les trouve sous cette forme peu

avant l'arrivée des Européens sur la côte est, et dans le nord à une période plus ancienne.

Les décors incisés sont simples (fines stries parallèles, lignes continues) et sont généralement situés sous l'encolure. Dans la région de Hienghène, ce décor est parfois complété de motifs anthropomorphes (visages stylisés [fig. 5]). La tradition des décors appliqués anthropomorphes ou zoomorphes est, semble-t-il, très récente en Nouvelle-Calédonie. On ne trouve ces motifs que dans une zone très localisée de la côte est, entre Hienghène et Touho.

Les poteries décorées par cette technique sont peu nombreuses (5 ou 6 exemplaires connus à ce jour) et ont toutes été fabriquées après l'arrivée des premiers missionnaires. Seuls quelques pots pourvus d'une petite tête humaine stylisée sous le bord pourraient avoir une origine plus ancienne.

Un second type de poterie (poterie d'Oundjo [fig. 6]), apparaît plus tardivement dans le nord. Elle est de forme ovoïde et de grande dimension (20 à 40 centimètres dans sa partie la plus renflée). Le fond et les parois sont plus épais.



Fig. 5
Poterie Oundjo décorée de motifs
Anthropomorphes et d'incisions
Nord-est de la Nouvelle Calédonie



Fig. 7
Période d'Oundjo . Tessons décorés par des motifs
incisés ou par impression de lèvres de coquillage
certains pourvus d'orifice d'évacuation de la vapeur

Les décors incisés sont très diversifiés et dépendent largement de l'imagination du potier : lignes incisées parallèles au bord, lignes entrecroisées, motifs divers.

L'encolure est percée de deux à quatre trous (fig. 7), improprement dénommés « trous de suspension » servant à évacuer la vapeur pendant la cuisson. Dans la région de Koniambo, elle est souvent décorée d'impressions cardiales.

Sous sa forme ancienne, cette poterie disparaît du nord de la Nouvelle-Calédonie bien avant l'arrivée des Européens, mais se maintient sur la côte est, en particulier dans la région de Hienghène, jusqu'à une date très récente.

Sous sa forme récente, elle était toujours fabriquée dans le nord et dans la région de Touho (Tiwandé), au début du XXe siècle. Son extension géographique couvre, à cette époque, la plus grande partie du territoire.

La poterie d'Oundjo était fabriquée par la technique du colombin et affinée, ensuite, par la technique du battoir et de l'enclume. A la période ancienne,

la terre utilisée était fine, bien triée et contenait des inclusions minérales abondantes (quartz, mica) de granulométrie homogène.

La finesse et la dureté des parois, la forme hémisphérique, la taille et la nature des inclusions minérales apparentent cette forme ancienne à la poterie décorée de reliefs côtelés. À la période récente, les inclusions minérales sont plus grossières et plus diversifiées. Il semblerait qu'à cette époque les lieux de fabrication se multiplient. Les échanges de poteries, quand ils sont attestés, ont une dimension régionale (poterie en provenance de Balabio aux îles Belep, poterie en provenance d'Arama dans le col d'Amos, etc.). Tous les échantillons analysés ont une provenance locale.

D'après les textes anciens et les traditions recueillies, la poterie d'Oundjo était utilisée pour la cuisson journalière des aliments (ignames, taros, bananes, poissons) et pour certaines cérémonies coutumières (prémices d'ignames). Des pots de même forme et décorés de motifs identiques servaient pour l'une ou l'autre de ces fonctions, mais un pot utilisé pour la cuisine n'était plus utilisé pour les prémices et vice versa.

Les aliments étaient introduits dans le récipient, posés obliquement sur trois pierres et recouverts d'eau. L'ouverture était ensuite bouchée avec des feuilles de taros ou de bananiers, parfois avec l'écorce du niaouli (*Mélaléuca leucodendron*), fixés autour du bord par une liane solide. La cuisson avait lieu à l'étouffée.

La tradition de Naïa

Les deux types de poterie appartenant à cette tradition, la poterie à anses (Naia 1) et la poterie à pustules (Naia 2), sont les principaux constituants de la séquence céramique du sud de la Nouvelle-Calédonie.



fig. 8
Carte donnant les zones de répartition de la poterie à anse (poterie de Plum).



fig. 10
Carte donnant les zones de répartition de la poterie à pustules. Poterie de Néra.

À ceux-ci, il faut ajouter la poterie décorée de chevrons que l'on ne peut attribuer ni à la période de Koné, ni à la période de Naia et qu'il convient de considérer comme un type intermédiaire ayant des développements très localisés.

La poterie à anses (Naia 1 [fig. 8])

Elle apparaît dans le sud du territoire pendant le 1^{er} millénaire de notre ère et se maintient pendant plus d'un millénaire.

Sa forme est très constante : c'est une poterie hémisphérique aplatie munie d'une petite ouverture circulaire. Le bord est indifférencié de direction rentrante, parfois différencié de direction sinueuse.

Elle est munie de deux anses (fig. 9) diamétrales, fixées parallèlement au bord sur la partie supérieure de la panse. Les anses sont de section ronde, ovale ou ovale aplatie. Certaines sont doubles.

Le décor, composé de motifs variés, est toujours incisé. Il est situé sur l'encolure et parfois sur les anses. Les motifs principaux sont des figures géométriques (triangles accolés, lignes parallèles) ou des chevrons.

Elles sont fabriquées par la technique du colombin et terminées par la méthode du battoir et de l'enclume. L'extérieur est soigneusement lisse, la forme est régulière.



fig. 9
Poterie à anse décorée d'incisions triangulaires.
Naia 1, site de Plum.



fig. 11
Période de Naia . Tradition de poteries à pustules
Tessons décorés de motifs appliqués ou repoussés

Nous savons peu de choses sur leur utilisation. Elles ont pu servir à la cuisine ou, dans certains cas, à des rituels funéraires comme le montre la présence d'ossements humains trouvés dans ou autour de poteries à anses en plusieurs points de la côte ouest.

Ce type de poterie a une zone de répartition très localisée. On ne la trouve que sur la côte ouest, entre Bourail et l'île Ouen. Les quelques exemplaires d'anses signalés dans le nord (vallée du Diahot, Balabio, Koné, Poya) ont sans doute été échangés. Elle est très peu fréquente sur la côte sud-est et inconnue à l'île des Pins.

La poterie à pustules (Naia 2 [fig. 10])

Ce type de céramique a une zone d'extension beaucoup plus importante que la poterie de la période Naia 1. On la trouve plus fréquemment dans les grottes ou sur les premiers massifs de la chaîne centrale, alors que la poterie à anses est surtout confinée au bord de mer.

La poterie à pustules (fig. 11), est de petite dimension (20 à 30 centimètres de diamètre maximum), de forme ovoïde, parfois soulignée d'un épaulement ou, plus rarement, d'une carène. Le bord est indifférencié de direction rentrante, la lèvre est biseautée.

Elle est décorée de pustules repoussées alignées parallèlement au bord, et de motifs incisés variés. Ces derniers sont le plus souvent situés sur l'encolure ou sur la partie supérieure de la panse.

La technique de fabrication de la poterie à pustules est très proche de celle de la poterie de Podtanean. Les parois sont minces, les traces d'enclume sont bien marquées sur la face interne des récipients. La face externe est soigneusement lissée. Elle a un degré de porosité très faible.

La pâte est fine et contient des inclusions peu abondantes identiques à celles que l'on trouve dans les poteries à anses et à reliefs côtelés. Toutes ces inclusions sont caractéristiques du sud de l'île. il n'y a pas, à la période de Naia, d'apports exogènes de poteries.

Ce type de poterie est bien adapté (pour les mêmes raisons que la poterie de Podtanean) à la cuisson répétée des aliments. Elle était sans doute peu transportée, vu la fragilité que lui confère son décor : la plupart des tessons décorés de pustules ont des cassures qui suivent les alignements de pustules.

La poterie décorée de chevrons (fig. 12)

Comme je le mentionnais au début de ce chapitre, ce type de poterie occupe une place intermédiaire dans la chronologie. Elle est en effet présente pendant les périodes de Koné et d'ailleurs.

Les décors en chevrons sont abondants dans le sud du territoire où ils sont associés aux décors imprimés côtelés et apparaissent souvent sur les poteries à anses.



fig. 12
Poterie oundjo décorée d'incisions parallèles et à chevrons. Région de Pueblo.

On les trouve également dans quelques sites de la baie de Saint-Vincent sur une poterie de forme hémisphérique et de petite dimension. Ils sont associés sur ce type de poterie aux décors incisés formant des triangles et aux lignes incisées discontinues. Les chevrons représentent donc à la fois un décor caractéristique de la transition Koné/Naïa et un type de poterie dont l'occurrence est très localisée. Ce type de poterie est difficile à situer chronologiquement. Il pourrait être contemporain de la poterie à anses au début de l'ère chrétienne.

Relations inter- insulaires et particularismes locaux

Au début de l'ère chrétienne, l'apparition de la poterie de Balabio, dans le nord et de la poterie de Naïa 1, dans le sud, marquent l'aboutissement d'un changement important amorcé pendant la période de Koné.

La particularité principale de cette évolution est la différenciation culturelle qui se dessine, entre le nord et le sud de la Grande-Terre. Elle est sensible jusqu'à la période européenne.

Dans le nord du territoire, il existe une réelle continuité entre la poterie décorée de reliefs imprimés côtelés et la poterie de Balabio, tant du point de vue de la forme que de la technologie de fabrication. Les seuls éléments nouveaux sont l'apparition d'orifices sous l'encolure des récipients et la simplification des formes et du décor.

Cette évolution pourrait marquer l'émergence d'une identité culturelle régionale. Dans le site de Balabio, aucun changement significatif, par rapport à la période ancienne, n'accompagne l'apparition de ce nouveau type de poterie.

L'apparition d'une poterie plus épaisse et la diversification des lieux de production, vers le milieu de l'ère chrétienne, marquent une nouvelle étape de cette évolution. Elle s'achève au XVIII^e siècle, avec l'apparition des Européens.

Dans le sud, la poterie à anse offre peu de similitudes avec la poterie de la tradition précédente, si ce n'est par l'utilisation d'un dégraissant comparable et la persistance des motifs en chevrons. En ce qui concerne la culture matérielle, les bracelets de coquillage de période mélanésienne ancienne sont toujours présents. Quelques éléments nouveaux apparaissent : coquillages travaillés et herminette de section trapézoïdale à Naïa.

L'apparition d'un second type de poterie original (la poterie à pustules) et sa disparition soudaine, peu avant l'arrivée des Européens, confirment la partition des ensembles céramiques du nord et du sud de la Grande-Terre.

Il semble que l'on puisse attribuer aux traditions céramiques du nord et du sud de la Nouvelle-Calédonie une origine locale. Cependant, les relations avec les pays avoisinants sont attestées dans le nord, par un certain nombre de décors particuliers. Les motifs appliqués (pustules, guirlandes) témoignent de relations sporadiques avec le Vanuatu (fig. 13). Les impressions de coquillages de la région de Koné sont caractéristiques de la période récente de la préhistoire de Fidji. La poterie décorée d'incisions parallèles réalisées au peigne, bien qu'absente de l'échantillonnage

étudié, apparaît également dans la tradition d'Oundjo. Elle est en relation avec les poteries peignées des îles Salomon et de Fidji.

Dans le sud, les relations sont moins nettes. Les décors incisés et chevrons pourraient être comparés aux chevrons du Mangaasi ancien du Vanuatu et des Salomon. Les anses, à Fidji et à Wallis, sont associées à la poterie Lapita non décorée de la période récente.

Les pustules repoussées, en revanche, sont peu fréquentes en dehors de la Nouvelle-Calédonie. Il y en aurait à Fidji.

Ces relations témoignent de contacts anciens et récents avec les îles avoisinantes mais n'impliquent pas une origine exogène des traditions. Elles montrent que de tout temps, les idées circulaient dans ce monde insulaire si justement dénommé « Méditerranée océanienne ».

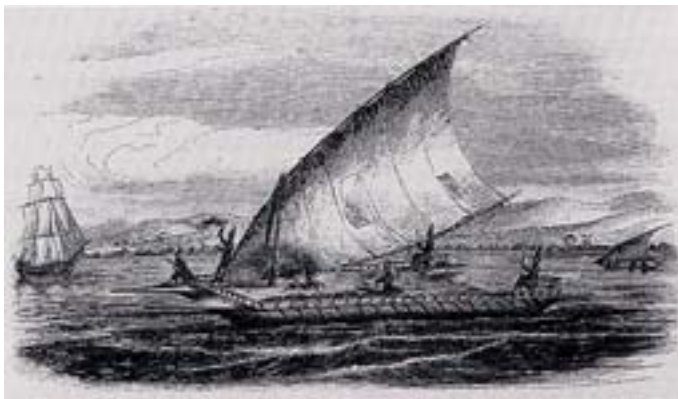


fig. 13
Pirogue double.
Le Magasin Pittoresque, 1846.

Conclusion

L'analyse des poteries de Nouvelle-Calédonie par des méthodes non traditionnelles a permis, ces dernières années de jeter un nouveau regard sur l'histoire ancienne de cette grande île (fig. 14).

Il apparaît aujourd'hui que le peuplement de la Nouvelle-Calédonie est le résultat d'un unique courant migratoire. La disparité de la société canaque actuelle peut être attribuée à la grande mobilité et aux échanges nombreux que l'on perçoit tout au long de la séquence préhistorique.

Un grand travail reste à accomplir pour cerner dans toute sa finesse, l'histoire passionnante de cette société. Cette démarche ne peut être le fait des seuls archéologues. La concertation avec les ethnologues et l'appui des sciences de la terre et de l'environnement permettront seuls d'avancer efficacement dans la compréhension de la mise en place et du développement des sociétés océaniques.